Document généré le 23 avr. 2024 05:43

Québec français

L'emmitouflé, misère noire, misère blanche

Yvon Bellemare

Numéro 88, hiver 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44577ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bellemare, Y. (1993). *L'emmitouflé*, misère noire, misère blanche. *Québec français*, (88), 89–92.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'EMMITOUFLÉ, MISÈRE NOIRE, MISÈRE BLANCHE

YVON BELLEMARE

Quand l'hiver fige tout ou perce avec rage les murs protecteurs des maisons, l'instinct premier veut qu'on se couvre chaudement des pieds à la tête, qu'on « s'emmitoufle » pour conserver une certaine chaleur, un bien-être. Le roman de Louis Caron, *L'emmitouflé* [1], met en présence un fuyard qui ne voit pas la nécessité d'aller se faire tuer lors de la guerre 1914-1918 pour défendre les gens des « vieux pays » alors qu'ici « on avait assez d'élever nos grosses familles puis de défricher nos terres de roches » (p. 85). Il vit donc au rythme des saisons en insistant davantage sur l'une d'entre elles, l'hiver. Nazaire, en effet, se réfugie dans la nature hivernale en se barricadant pour ainsi dire contre toutes les machinations des dirigeants peu scrupuleux. Tout à la fois ami et ennemi, l'hiver permet aussi la description de thèmes qui se rattachent au climat, aux coutumes et à la vie quotidienne.

D'UN HIVER À L'AUTRE

Cinq hivers se succèdent dans *L'emmitouflé* et chacun d'entre eux cache ses petits bonheurs certes, mais surtout ses malheurs les plus atroces. Les deux premiers, à savoir ceux de 1915 et 1916, sont peu évoqués sinon pour souligner que la guerre fait ses ravages. Le « Ça s'était aggravé tout l'hiver. Ils avaient creusé des tranchées et ils se faisaient face sans trop savoir comment s'en sortir » résume la situation qui s'enlise et qui promet des retombées malheureuses. Au début de novembre 1917, Nazaire et son frère Eugène se sauvent pour ne pas aller grossir les rangs des enrôlés. Il n'y avait pas encore de neige mais, à la mi-novembre, elle a commencé à tomber et « Nazaire était quelque part dans tout ce blanc, parmi la poudrerie et les aurores boréales » (p. 107). En janvier 1918, « la neige était tombée plus épaisse que de coutume cet hiver-là » (p. 129) et n'avait pas empêché pour autant l'historique rébellion dans la ville de Québec où on avait chargé les opposants au régime comme des traîtres. Triste fin d'hiver emportée par une débâcle qui brise tout sur son passage et inonde les terres riveraines. Quand le 11 novembre 1918 proclame l'armistice, c'était déjà un autre hiver car « la famille Cormier s'était agenouillée dehors dans la cour, sur la neige durcie par plaques, pour dire une prière avec le curé » (p. 159). À cette époque, il y avait pire que la guerre, la grippe espagnole fauchait les gens d'ici : « Mais au début de l'hiver 1918, c'était des hommes d'âge mûr qui mouraient » (p. 162), et la période du temps des Fêtes qui a suivi fut bien triste. Dès janvier 1919, la chasse aux déserteurs devient un véritable sport et Nazaire «s'était fait à l'idée de passer un autre hiver caché » (p. 167). Malgré la peur qui se lisait sur tous les visages, Nazaire se marie en ce mois de janvier avec Élise, et au mois de décembre 1919, dans « un hiver sans bon sens. Il gelait à tout casser pendant quelques jours puis il se mettait à pleuvoir » (p. 202), cette dernière donne naissance à une petite fille, Jeanne. Tous ces hivers se sont succédé en laissant davantage des traces de mort que de vie. Le tableau 1 représente les principales étapes de ces hivers qu'a dû endurer Nazaire.

Les saisons froides qui se succèdent se situent au Nord, c'est-à-dire au Canada, pour le neveu de Nazaire qui habite désormais la Nouvelle-Angleterre. En effet, le narrateur Jean-François, déserteur comme son oncle, ne veut pas « remonter dans la neige du Canada » (p. 14), il préfère plutôt demeurer plus au Sud, aux États-Unis. Pourtant, l'hiver recèle de superbes beautés qui s'apparentent à une sorte de musique. La sonorité du gel a quelque chose de « cassant comme de la vitre » (p. 175) qui n'oublie pas les silences profonds à vous couper le souffle : *C'est un matin vers les onze heures. Un soleil éclatant sur la neige. Un de ces matins où on entend soudain la glace de la rivière péter sous le froid comme un coup de fusil* (p. 116).

TABLEAU 1

1915-1916 :
Aggravation de la guerre (p. 75).

1917

fin novembre : Nazaire et Eugène se cachent (p. 107).
fin décembre : « Les derniers jours de décembre s'annonçaient plus froids que d'habitude. Et Nazaire n'avait que la buée de son haleine pour lui tenir compagnie » (p. 126).
24 décembre : « Et le 24 décembre au soir, à minuit, à genoux, le déserteur entonna le *Minuit, chrétiens* » (p. 128).

1918

janvier : Neige abondante (p. 129).
mars-avril : Les émeutes à Québec (p. 131-133).
La débâcle (p. 133).
11 novembre : L'armistice (p. 157).
novembre-décembre : Les ravages de la grippe espagnole (p. 162-164).
« Il n'y eut ni messe de minuit ni fête du Nouvel An »(p. 164).

1919

janvier : La chasse aux déserteurs.
fin janvier : Mariage « forcé » de Nazaire avec Élise qui se disait enceinte de lui (p. 167-174).
février : « Dans son grenier, Nazaire gelait comme un rat. Février, avec des froids à vous couper le souffle » (p. 175).
décembre : Naissance de Jeanne (p. 202).

LES DIFFÉRENTS HIVERS

La vie quotidienne

À l'époque de la Première Guerre mondiale, le cycle des saisons oblige une planification serrée. « Au Canada c'est toujours la même chose : on travaille six mois par année comme des bœufs pour pouvoir survivre six autres mois. On travaille pour donner à manger aux animaux en hiver » (p.153). Et c'est dans la cuisine d'été qu'on entreposait habituellement les provisions, parce que cette section demeurait froide.

Un habillement adapté permet aussi de supporter le froid. Le curé Nadeau, qui vient rendre visite à Nazaire, défait « sa ceinture fléchée qui fait trois fois le tour de son manteau de chat» (p. 117-118), et le religieux « désigne de sa grosse mitaine Nazaire, emmitouflé dans la peau de caribou » (p. 124). Capot de chat, mitaines, peau de caribou, ceinture fléchée complètent une garde-robe de bonnets de fourrure, de bottes et de chaussures « bariolées ».

Si l'hiver fête Noël et le Nouvel An et met en évidence toutes les coutumes qui s'y rattachent, il oblige néanmoins certains hommes à travailler à la coupe du bois : « [Ils bûchaient] tout l'hiver dans la neige jusqu'au ventre » (p. 31). D'autres en profitaient pour faire de la glace sur la rivière Saint-François : « Pendant l'hiver, certains cultivateurs sciaient d'énormes blocs de glace qu'ils entreposaient dans des hangars, recouverts de bran de scie, pour l'été » (p. 87). Quoi qu'il en soit, on se déplaçait avec la carriole munie de « patins sifflant sur la route glacée, à la lueur d'un crépuscule bas qui annonçait de la neige pour la nuit » (p. 122).

Un ami complice

« La nuit se confondait avec le jour. Le vent giflait la rivière Saint-François gelée, les étoiles, saisies de froid, s'immobilisaient longtemps à l'horizon. Puis la neige imposait un temps plus doux. Il tombait pendant des heures des flocons gros comme le poing. Le silence épaississait. Et le froid renversait l'air d'une seule main. La neige se mettait à tomber à petits grains drus. De jour comme de nuit » (p. 127).

Nazaire et Eugène sont des déserteurs. « Les deux frères s'étaient volatilisés dans l'hiver canadien » (p. 103-104) et ils se rassuraient en pensant que la guerre ne pouvait les atteindre à cause de l'hiver : « Vous savez, dans ce temps-là, on ne voyageait pas en hiver. Encore moins d'Europe jusqu'au Canada. On se sentait tout à coup réconfortés d'être perdus si loin sur le continent américain » (p. 66). Bien plus, la neige qui tombe fait disparaître les traces suspectes. Lorsqu'il neigeait, en effet, le curé Nadeau visitait Nazaire dans son repaire et « l'emmenait dans sa carriole vers Saint-Elphège » (p.129) afin de le distraire quelque peu.

Les déserteurs se sentaient donc en sécurité au creux de l'hiver et ils jonglaient : « On n'avait jamais été si bien et on n'avait jamais tant espéré l'hiver. On était comme des petits ours dans leur trou » (p. 73) emmitouflés dans des couvertures. « Nazaire s'était donc engourdi pour l'hiver. Il n'y avait plus de frontière entre la veille et le sommeil » (p.154).

Il faut ajouter cependant que la réclusion de Nazaire dans sa cachette, seul dans son trou, le faisait « geler comme un rat ». Cette expression reprise à plusieurs endroits dans le texte montre assez bien que son abri équivalait à une prison. Pour sûr, les fuyards étaient voués à la solitude. « Ils ne pouvaient pas chasser, ils ne pouvaient pas trapper, ils ne pouvaient même pas sortir de leur cachette et faire deux pas dehors parce qu'ils auraient laissé des traces dans la neige. Ils étaient condamnés volontaires à une autre prison » (p. 107). Celle-ci toutefois paraissait encore plus douce que les champs de bataille en Europe, même si les longs mois de l'hiver peuvent ébranler l'équilibre psychologique, comme celui de Nazaire, qui quitte désormais son trou pour aller vivre au grenier chez la veuve Landry et retrouver ainsi le « reflet du feu qui sortait par les interstices de la porte du poêle faisant des feux follets sur sa couverture » (p.126).

Devant la menace de tant de neige et de froidure, l'hospitalité chaleureuse du poêle qui chauffe assure confort et réconfort. Le «Ils sont restés là, c'était trop beau » (p. 113) englobe tout le bienfait attaché à l'inséparable compagnon des hivers, le poêle à deux ponts des cuisines dans lequel le bois crépite. La chaleur tonifiante permet « d'écouter le temps et se raconter, avec des silences profonds, les débâcles et les tempêtes » (p. 134). Qui plus est, avec cet apaisement se tissent des rêves de toutes sortes : « Nazaire était assis devant son feu, les yeux fermés, et il imaginait les gros flocons blancs et cela faisait penser aux Noëls de son enfance. Il était englouti de bien-être » (p. 102). Le poêle est plus que l'image du feu qui réchauffe, il donne aussi confiance aux déserteurs qui voient leur méfiance fondre devant le « Venez vous chauffer » (p. 124) des personnes sympathiques à leur cause. Toutes ces anecdotes ne font que rappeler l'espèce d'enfermement de Nazaire autour du poêle en hiver, seul avec lui-même. « L'hiver il veillait le feu. C'était comme ça dans l'ancien temps. Nazaire était resté comme ça. Il passait tout l'hiver près du poêle, de jour et de nuit. À somnoler sur sa chaise [...] Ils faisaient de la cendre tous les deux ... tout l'hiver » (p. 40). Enfin, quand la grippe espagnole fit des ravages, « on en entendait de moins en moins parler à mesure que l'hiver durcissait. Les gens disaient : le microbe est gelé. Il n'a pas pu supporter notre climat » (p. 174). Pour tout dire, l'hiver, à cause de sa rigueur, éloigne d'une certaine façon des éléments indésirables, mais en même temps oblige à un véritable branle-bas pour survivre.

Un ennemi retors

La grande hantise de tous est de s'outiller afin de « passer l'hiver ». On se prépare d'ailleurs « comme pour un combat ». Femmes, hommes et même enfants organisent des munitions de toutes sortes,

allant des vêtements chauds qu'il faut tricoter, à la nourriture à emmagasiner, des fenêtres à calfeutrer, du bois de chauffage à empiler près de la maison. Bref, se prémunir contre le froid s'inscrit au calendrier des habitudes des gens nordiques : *Puis il a fallu penser à autre chose, l'hiver s'en venait justement et dans ce temps-là, à l'approche de l'hiver, on se préparait comme pour un combat. Les femmes, ma mère, les tantes et mes soeurs, avaient déjà commencé à tricoter des gilets de laine, des tuques puis des mitaines de toutes les couleurs. À réparer les grandes combinaisons Penman's qu'on mettrait en dessous de nos vêtements. Le capot de chat de mon père avait été sorti des boules à mites et il avait été accroché à la corde à linge pendant plusieurs jours pour qu'il s'aère. Sa ceinture fléchée aussi. Pendant ce temps-là nous autres, les petits gars, on avait rentré le bois. Vingt cordes [...] Puis on avait commencé à poser les doubles fenêtres. [...] Mon père avait acheté son cochon chez un cultivateur. [...] Guerre ou pas, il ne fallait rien oublier si on voulait passer l'hiver* » (p. 72-73).

C'est donc un long siège qui s'annonce car l'hiver peut être meurtrier. Pour Nazaire et tous les déserteurs de son espèce, le froid est un ennemi qu'il faut certes combattre, mais il demeure néanmoins plus doux que la guerre et l'enrôlement. « Il s'était emmitouflé tant qu'il avait pu et il se répétait sans cesse : « J'aime cent fois mieux geler tout seul dans mon trou que d'avoir affaire aux soldats » (p. 133). L'isolement devient donc un gage de survie, et « Nazaire n'avait que la buée de son haleine pour lui tenir compagnie » (p. 126). Il en est de même des autres habitants « qui ne sortaient pas de leurs maisons de tout l'hiver » (p.36). L'enfermement et le repli sur soi deviennent ni plus ni moins une façon de ne pas mourir. Barricadés dans leur maison ou repliés sur eux-mêmes dans leur trou, ils sont comme des prisonniers qui, pour s'évader, doivent attendre une accalmie ou une chute de neige qui efface leurs traces. Même encore là, « ils ne s'éloignaient pas parce qu'ils craignaient de se perdre dans la poudrerie qui confondait la rivière gelée et les marécages » (p. 111). Pourtant, cette même neige servait de tombeau aux soldats tués par les déserteurs et aussi aux gens qui fuyaient les contrôles des soldats. Louis Caron raconte, en effet, l'histoire émouvante de la famille de François Desruisseaux qui, quittant Nicolet pour la Tuque, campe tout l'hiver là où personne ne peut venir. On les retrouve « morts gelés dans un camp abandonné depuis plusieurs années [...] il y avait quatorze cadavres gelés dans le camp » (p. 88-89) ... et le quinzième, on ne l'a jamais retrouvé !

La dureté de l'hiver n'est plus à démontrer quand on apprend de la bouche du conteur que «les enfants devaient marcher à pied dans la neige du Canada pour aller à l'école... » (p. 37) et que rien n'était épargné par la rigueur du climat. C'est sans doute pour cette raison que, malgré la blancheur de la neige, « l'hiver était comme une nuit pour eux. Comme une longue nuit noire et froide et qui n'en finirait plus » (p. 112). On est loin ici de toute poésie : la rudesse et la sévérité des lieux occultent la beauté des paysages où la neige tombe en gros flocons paresseux inspirateurs. Le gel et le froid paralysent tout. On l'identifie à juste titre à de la « grande misère noire » (p. 110) que seule la débâcle du printemps peut enfin éloigner.

En somme, les hivers de la guerre 1914-1918 que Nazaire comme ses semblables a dû endurer n'ont donc rien de fort réjouissant. Même si parfois il pouvait ressentir un certain plaisir, il n'en demeure pas moins vrai de dire qu'il était littéralement « gelé comme un rat » dans son repaire afin de fuir la guerre et ses acolytes plus ou moins honorables. La façon dont l'auteur de *L'emmitouflé* raconte l'histoire de ce personnage et de ceux qui gravitaient autour de lui laisse sans contredit un goût peu amène de l'hiver. C'est davantage l'image d'une grande misère qui demeure dans l'esprit du lecteur qu'une période de l'année débordante de joies et d'activités intéressantes.

1. Louis Caron, *L'emmitouflé*, Montréal, Boréal compact, 1991, 207 p.

Paysages littéraires sur fond d'hiver

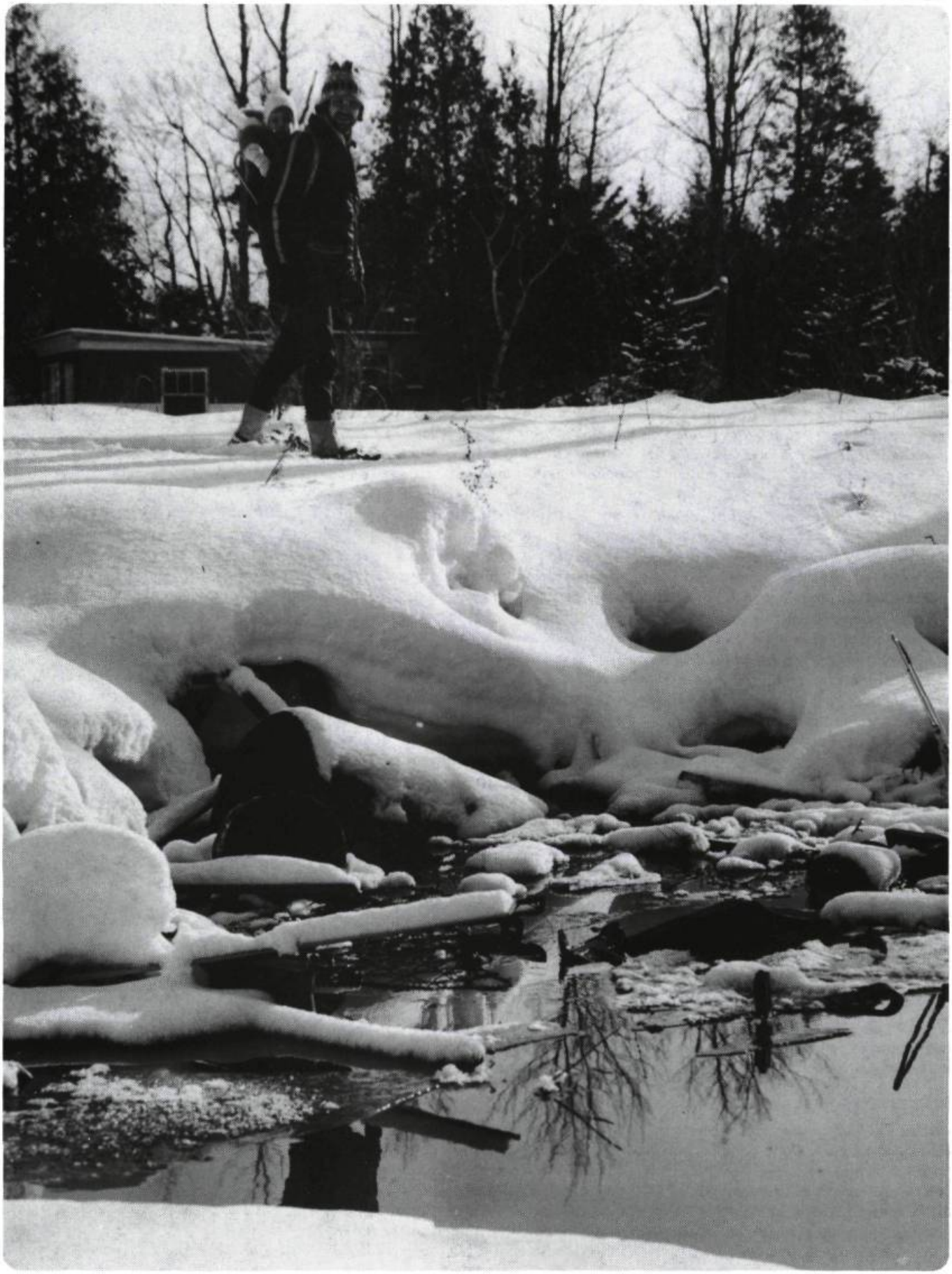

PHOTO: YVES TESSIER